

ALI GIP 2021-2022

1 Plénière du 7 octobre 2021

— **Bernard Vandermersch** Alors cette année nous poursuivons ce que nous avons déjà commencé l'année dernière - à ceux qui étaient déjà là ce n'est pas la peine de leur expliquer comment ça fonctionne. Il y a trois groupes et à la fin de notre petite séance de ce soir on vous dira comment vous êtes répartis. Chaque groupe fonctionne à peu près de la même façon - pas tout à fait pareil - mais l'idée c'est de lire ensemble quelque chose, et cette année ce n'est pas un texte, c'est une transcription d'un séminaire oral, donc il y a un peu de redondances... Lacan, c'est quelqu'un qui a parlé toutes les semaines pendant une heure et demie deux heures, toute l'année, et il est clair qu'on n'arrive pas au bout du séminaire *Les Formations de l'inconscient* en un an ni même en deux et probablement pas même en trois. Mais l'idée ce n'est pas d'étudier le séminaire à fond, l'idée c'est celle d'une introduction à la psychanalyse. Alors à la fin de cette séance chacun se réunira dans son groupe pour faire connaissance entre vous et avec les responsables des groupes.

Si vous voulez bien je vous dirai quelques mots -si je retrouve mon texte. L'année dernière j'avais fait un propos introductif, on pourra peut-être le mettre sur le site, parce que là je ne vais pas refaire l'introduction que j'avais faite l'année dernière. Donc nous continuons cette année l'étude du séminaire de Lacan, le cinquième de ses grands séminaires, qui s'appelle *Les Formations de l'inconscient*. L'année dernière j'avais situé ce séminaire dans le cours de l'enseignement de Lacan et aussi dans l'histoire plus modeste de notre groupe, le GIP, le Groupe d'introduction à la psychanalyse. Introduction et non pas initiation - on n'est pas une secte, contrairement aux apparences ! Introduction, ça traduit le terme allemand *Einführung*, terme employé par Freud pour ses conférences grand public prononcées pendant la première guerre mondiale (*Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* [1916-7]). Ceux qui se sont inscrits cette année pourront lire l'introduction que j'ai faite pour ce séminaire l'année dernière. Bénédicte Metz vous propose d'ailleurs une introduction aux premières leçons, que vous trouverez sur le site de l'ALI.

— *Bénédicte Metz Pas vraiment une introduction...*

— Dites-nous alors ce que vous avez pensé faire pour que nous puissions juger du résultat.

— *BM : J'ai dit « que nous reste-t-il que nous puissions transmettre de notre année de lecture de la première moitié du séminaire ».*

— Eh bien comme ça ceux qui l'ont travaillé l'année dernière ça leur rappellera des choses et puis les autres... je ne sais pas, on verra.
Puisque j'ai déjà fait l'introduction, j'en profite pour me permettre un peu de liberté pour vous poser et me poser quelques questions.

Pourquoi par exemple « formations de l'inconscient » et pourquoi ne pas vous parler directement de l'inconscient, puisque j'en suis spécialiste ? Enfin, vous aussi... Il y a un argument d'autorité : c'est comme ça que Freud a procédé dans ses *Vorlesungen*, à vrai dire sans employer ce terme de « formation ». Il a employé lui de temps en temps le terme de

Kompromissbildung, formation de compromis pour les symptômes, qui est

la forme qu'emprunte le refoulé pour être admis dans le conscient en faisant retour dans le symptôme, le rêve, et plus généralement toute production de l'inconscient : les représentations refoulées y sont déformées par la défense jusqu'à en être méconnaissables. Dans la même formation peuvent ainsi se satisfaire – en un même compromis – à la fois le désir inconscient et les exigences défensives.

Ce que je viens de vous réciter, là, c'est le *Vocabulaire de la psychanalyse*, de Laplanche et Pontalis. Si ça vous intéresse la psychanalyse, c'est un vocabulaire déjà ancien mais qui est très bien fait au sens universitaire du terme. C'est-à-dire qu'il renvoie régulièrement dans le texte aux citations, à là où on peut les trouver. C'est un ouvrage, si on en reste à la doctrine freudienne, qui est excellent.

Donc il y a cet argument d'autorité : c'est comme ça que Freud a procédé. Mais il a commencé par présenter justement les lapsus et actes manqués, le mot d'esprit, les rêves et les symptômes. Pour présenter la psychanalyse, il a pensé que c'est comme ça que les gens pourraient comprendre facilement. Il a pu montrer que tous ces phénomènes observables, aussi divers soient-ils, reposaient sur deux mécanismes communs : ce qu'il appelait la condensation et le déplacement. Lacan a suivi un chemin semblable au cours de ce séminaire - tout au moins au début - et il a montré que ces deux mécanismes - condensation et déplacement - n'étaient autres que « les lois de composition les plus fondamentales du langage » : à savoir la métaphore et la métonymie. La métaphore c'est la substitution d'un terme à un autre (dans un aspect synchronique du langage) et la métonymie c'est le fait que les mots se succèdent les uns aux autres par contiguïté, l'objet du désir étant toujours au-delà des mots. Dans la métaphore il y a donc une production de sens, et la métonymie c'est plutôt la structure même du désir humain. Charles Melman a produit lui-même un séminaire reprenant le titre de Freud et en y ajoutant « aujourd'hui » : *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui* que nous avons déjà mis à l'étude avant l'étude des *Formations de l'inconscient*.

Mais ce pourquoi nous nous intéressons aux formations de l'inconscient plutôt qu'à l'inconscient lui-même, c'est que ces formations sont observables par quiconque. L'interprétation qu'on en donne est certes très diverse. Depuis l'absence totale d'intérêt pour ces phénomènes, (surtout chez les scientifiques du temps de Freud) jusqu'à la certitude qu'elles recèlent un message des dieux, et notamment en ce qui concerne les rêves.

L'inconscient, en revanche, c'est une hypothèse : à chacun son idée. Non pas l'inconscient des neurologues : par exemple la sensibilité proprioceptive qui me permet à chaque instant de réguler mon tonus musculaire selon la posture ou mes mouvements est inconsciente. Mais ça n'a rien à voir avec l'inconscient freudien. Mais si cette sensibilité est tout à coup coupée, par un problème au cervelet ou autre chose, je ne tiens plus debout. C'est une forme d'inconscient, dans le sens que c'est privé de conscience : je suis conscient d'être debout mais je ne suis pas conscient des messages que le tonus musculaire envoie au cervelet... Sinon je devrais faire un effort permanent.

De même si je constate que dans le coma la conscience est plus ou moins gravement abolie, ça ne relève pas de l'inconscient freudien non plus.

Si je me lance imprudemment dans une escalade au-delà de mes capacités d'alpiniste, c'est de l'inconscience. On dira que je suis inconscient. Cette inconscience pourrait relever de l'inconscient freudien. L'analyse pourrait le dire. À partir de quoi ? À partir par exemple de la découverte d'une insertion possible de cette escalade hasardeuse dans un ensemble d'autres actes du même type, et donc de découvrir une forme de structure commune au-delà des formes, d'une structure commune à tous mes actes d'inconscience. Mais jusqu'à ce qu'on ait démontré qu'il y a une structure commune, on ne va pas dire que c'est de l'inconscient.

Voici la définition de l'inconscient que j'ai proposée pour le *Vocabulaire de psychanalyse des enfants*¹ qui est paru récemment, après 10 ans d'un accouchement difficile. En fait c'est un vocabulaire intéressant, ça ne se présente pas vraiment comme un dictionnaire, c'est une série de thèmes qui prend le problème de l'enfance et de l'adolescence par tous les bouts, avec des juristes, des médecins, etc. C'est fort intéressant.

Voici comment j'essaye de dire ça :

Hypothèse de Freud, fondatrice de la psychanalyse, postulant l'existence d'un lieu différencié de l'appareil psychique, animé d'une vie complexe échappant totalement à la conscience et doté d'une logique propre. Avec Lacan cette hypothèse se double d'une autre : l'inconscient est l'effet, propre à l'être humain, du langage sur le corps.

Cette hypothèse, posée au départ par Freud pour rendre compte des symptômes hystériques, est nécessitée par le fait patent que la recherche de satisfaction chez l'être humain ne se réduit jamais à la satisfaction de ses besoins vitaux, qui peuvent d'ailleurs s'en trouver contrariés. La logique de cette autre exigence reste pour la plus grande part fermée au sujet et déjoue sa volonté autant que sa conscience. Le terme d'inconscient désigne donc moins « ce qui n'est pas conscient » que cet Autre lieu où va se former le désir du sujet. Cette altérité à soi-même lui vient, selon toute évidence, d'avoir, dès avant sa naissance, été désiré pour *autre chose* que lui-même et « parlé » dans une ou plusieurs langues. C'est en effet la structure du langage, reconnaissable dans lesdites formations de l'inconscient (lapses, actes manqués, rêves, mots d'esprit, certains symptômes, délires) qui conduit à conférer à l'inconscient cette structure.

Alors vous voyez qu'il y a déjà ici un programme qui démarque la psychanalyse selon Lacan de la psychanalyse du temps de Lacan, celle de l'Institut, de la SPP. Aujourd'hui tout le monde est d'accord, chez les psychanalystes, pour reconnaître l'incidence fondamentale du langage et pour reconnaître d'ailleurs que Freud n'a jamais fait que travailler avec la parole et dans ses ouvrages *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, ou la *Traumdeutung* - la science des rêves -, *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, ce ne sont que des histoires de jeux de mots, de métaphores et de métonymies.

Alors, il est structuré comme un langage, mais de quoi est-il fait, cet inconscient ? Qu'y a-t-il dans cet Autre lieu ?

Non pas à proprement parler des pulsions mais des représentants des – ou de la pulsion : car la question n'est pas très résolue de savoir s'il y a une seule pulsion qui se différencie suivant les zones érogènes ou si il y a des pulsions différentes. Pour Freud, le contenu de l'inconscient consiste en Représentants de la pulsion (*Triebrepräsenz*). Freud utilise aussi (*Vorstellungsrepräsentanz*) dont la traduction a posé beaucoup de soucis parce qu'en fin de compte *Vorstellung* c'est une racine germanique et *repräsentanz* c'est une racine latine. Mais que Lacan avait traduit tout simplement par *représentant de la représentation*. Une difficulté a surgi : Laplanche et Pontalis en 1967 dans leur *Vocabulaire* dont je parlais tout à l'heure, traduisent par *Représentants-représentatifs*, soit en quelque sorte représentants de la pulsion dans le domaine de la représentation par opposition à l'affect qu'ils ne représentent pas. Cela semble cohérent avec le texte freudien qui vient de parler de représentation qui représente la pulsion, *Vorstellung, die ihn repräsentiert*, (au lieu de dire *Repräsenz* et laissant entendre que les deux termes sont synonymes). Freud n'est pas toujours obsédé par la rigueur - enfin, il

¹*Vocabulaire de psychanalyse avec les enfants et les adolescents*, Érès, Paris 2021.

est rigoureux mais il se laisse aller à des formulations qui peuvent donner le sentiment d'imprécision. Ayant lu cet article du *Vocabulaire* paru en 1967, après son excommunication (1964), Lacan dénonce « la fonction d'aliénation (qui) intervient chez tel ou tel, [de ses anciens élèves] qui, plus ou moins animé par le souci des privilèges de l'autorité universitaire, et infatué d'entrer en fonction, prétend corriger la traduction que j'ai donnée (représentant de la représentation). *Vorstellungsrepräsentanz*, c'est - selon eux - le représentant disons représentatif. ²»

Vous avez saisi l'idée de Laplanche et Pontalis qui à la limite ont raison. Et pourtant, en se servant de la dualité latine et germanique du vocabulaire de la représentation en allemand, Lacan introduit une distinction essentielle, celle du signifiant et du signifié.

Pour Lacan, ce n'est pas le représenté, la signification, qui subit le refoulement mais son représentant. Pour faire image, c'est un peu comme ce qui se passe aujourd'hui en France avec ce qu'on appelle crise de la représentation : ce n'est pas le message qui est refusé mais les représentants qui sont récusés : on n'en veut pas des représentants. Le refoulement porte donc sur le signifiant - c'est-à-dire sur l'image acoustique si on suit Saussure, même si la définition lacanienne est différente mais on verra ça plus tard - donc le refoulement porte sur le signifiant mais du même coup, la représentation est perdue. Si c'est le cas, puisqu'ils sont tous deux perdus, quel intérêt à cette distinction ? Eh bien, cela indique un mode d'intervention de l'analyste, un art de l'interprétation qui va jouer sur le signifiant et notamment par l'équivoque ou la coupure, et non pas sur le sens. Vous me direz : du sens on en donne quand même. Mais le problème du sens c'est qu'il s'adresse à la « compréhension », donc au moi. Et justement, le moi c'est celui qui ne veut rien savoir, qui refoule. Alors si vous essayez de le convaincre, il va vous dire « oui, oui, vous avez raison, c'est très intéressant » et il va rester pareil, il ne bouge pas. Il faut réussir à envoyer une flèche qui arrive directement dans l'inconscient, donc sur le signifiant. Alors de temps en temps vous avez peut-être vu un analyste pertinent - ça peut arriver - qui vous a décoché une flèche à laquelle vous n'avez rien compris, et puis ça fait son chemin et vous faites un rêve et ça se met à bouillir... Ça arrive. Donc un mode d'interprétation qui peut faire aussi surgir d'autres représentations : parce qu'une interprétation quand elle est féconde elle fait surgir d'autres choses, elle relance.

Mais surtout, elle fait entrevoir - ce qui n'est pas dans ce séminaire sur *Les Formations de l'inconscient* - elle fait entrevoir l'objet cause du désir du sujet, l'objet pulsionnel qui a été mis à cette place très curieuse non pas d'objet du désir, d'objet devant, mais d'objet de cause de l'énonciation. Alors on l'appelle objet, pourquoi ? Parce que c'est à partir de l'objet du désir qu'on est arrivé à l'objet cause du désir, mais en fait c'est tout sauf un objet. Donc entrevoir l'objet cause du désir, l'objet cause du fait que vous parlez, l'objet cause de votre énonciation qui ne trouvera jamais sa place dans un énoncé car ce n'est pas un mot. *Ce que la cure découvre, c'est que le signifiant, en tant qu'il représente un sujet (celui qui deviendra sujet du désir, éventuellement) agit indépendamment de la signification.* Ça c'est très lacanien, ce n'est pas du Freud, en tout cas pas directement. Le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, c'est la définition qu'en donne Lacan : ce n'est pas la définition linguistique, c'est la définition du signifiant en psychanalyse. Et donc tout mot n'est pas un signifiant : il le devient s'il représente le sujet de l'inconscient pour autre chose. Donc il est surtout là dans les lapsus, dans les mots d'esprit par exemple parce que dans les mots d'esprit je ne fais pas exprès : je le présente comme un mot d'esprit mais ça me vient. Et si je l'assume alors le sujet aura été là. Ce n'est pas le sujet qui parle, c'est le sujet qui aura été le produit de l'acte de parler : j'ai fait une bévue, et tout ce que je peux dire c'est que le sujet aura parlé, se sera manifesté. Le futur

²J. Lacan, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Leçon XVII du 3 juin 1964, Ed. ALI, p. 257

antérieur c'est une temporalité bien particulière. Et le pire c'est que ce sujet, qui n'existe qu'au futur antérieur est quand même le responsable - en tout cas en psychanalyse on le tient pour responsable de ses actes, et de ses bêtises. Alors c'est parfaitement inhumain mais c'est comme ça. Sinon il faut faire des psychothérapies sympathiques mais pas de la psychanalyse. Donc le signifiant agit indépendamment de la signification.

— *Lucien Verchezer : Freud rapporte le cas de ce patient qui a un rival qui s'appelle Dick. Et « dick » ça veut dire gros, et le patient s'efforce de maigrir pour faire disparaître ce Dick...*

— Ça agit indépendamment de la signification. Évidemment, là vous me dites voilà un exemple contraire. Mais le « gros » c'est en tant que signifiant qu'il opère et dans une façon où le sujet est dans la méconnaissance totale : le sujet ne se dit pas « Dick c'est gros, je ne veux pas de Dick donc je vais me faire maigrir », c'est à son insu que le signifiant agit, et indépendamment de la signification. Évidemment, dans la cure le sujet peut entendre tout à coup « mais c'est vrai, Dick ça veut dire gros ! » mais il y a des faits aussi évidents que ça qu'on n'entend pas et qu'on ne découvre qu'en analyse alors que c'est gros comme nez au milieu de la figure... D'ailleurs regardez en français, si vous êtes francophone de naissance, il y a des tas de mots extrêmement proches les uns des autres, voire même le même mot pris dans des sens différents et vous ne l'entendez pas ! Vous êtes aveugle à cette proximité. Alors que si vous l'entendez dans une langue étrangère que vous ne connaissez pas très bien ou assez peu, là la proximité vous la voyez tout de suite. C'est très frappant. C'est pourquoi on peut faire son analyse avec un étranger, ça marche.

Donc Lacan va spécifier ce *Vorstellungsrepräsentanz* - ce représentant de la représentation et encore une fois ce n'est pas la représentation qui est refoulée mais son représentant, c'est-à-dire un élément de langage (de langage c'est-à-dire qu'il soit verbal ou pas mais quelque chose qui soit quand même une unité signifiante) en lui donnant la fonction de réaliser le refoulement originaire, conformément d'ailleurs à ce que dit Freud dans *Le Refoulement*, le représentant d'un non-sens premier. Le sujet vient au monde à partir de la création d'un non-sens, d'un endroit qui n'a pas de sens. C'est pourquoi il faut faire attention : la cure peut durer 107 ans si j'attends d'avoir trouvé le dernier mot... Il y a des gens qui ont du mal à lâcher et comme il y a toujours quelque chose à dire : il suffit d'être marié par exemple...

En tout cas à la différence de Freud, pour Lacan, ce refoulement originaire est l'acte de naissance d'un sujet, ce n'est pas la première chose qui a été rejetée par le moi. Le moi n'y est strictement pour rien : c'est le fait d'être pris dans le langage et que dès que le sujet articule son premier mot - à partir de ce que l'autre lui a dit - eh bien ça va être définitivement perdu. Là je m'avance un peu au-delà des *Formations de l'inconscient*.

Le statut de l'inconscient n'est pas ontique mais éthique.

Ça veut dire quoi ? Ce n'est pas un être, l'inconscient. D'abord on ne l'a pas dans la main et par contre ça a une signification éthique, morale, pour chacun d'entre nous. Si donc au départ Freud a fait valoir le caractère privé de conscience de « son » inconscient pour faire admettre sa découverte, ce caractère - qui faisait scandale à l'époque : une vie psychique sans conscience - est tout à fait insuffisant à le caractériser. Ce sur quoi, lui, Freud, insistait est que l'inconscient est le lieu où le désir du sujet peut et doit se révéler. « *Wo Es war, soll Ich werden* » : Là où c'était, je dois y aller, je dois même naître, advenir. C'est une démarche civilisatrice disait-il et il prenait pour exemple l'assèchement du Zuiderzee - ce qui n'est pas un très bon exemple car il ne s'agit pas d'assécher, il y aura toujours un peu d'humidité quand même et heureusement. Aujourd'hui, il est assez généralement admis qu'il y a de l'inconscient. Mais

tout aussi généralement, on s'en fout. Ou alors on pense s'en affranchir et méditer en « pleine conscience ». Les ouvrages de développement personnel ont remplacé depuis une vingtaine d'années sur les rayons des librairies les livres de psychanalyse. Aujourd'hui c'est le retour de la conscience dans ce qu'elle a de plus magnifique à savoir la crise de coexistence des consciences hégéliennes : on n'arrête pas de s'envoyer des mots impossibles sur les réseaux sociaux. Le problème de la conscience c'est que ça fait des salopards...

Les démarches qui promeuvent la recherche de la complétude d'un tout « holistique », d'une pleine conscience, d'une parfaite harmonie du couple, d'un développement personnel, i.e. du moi, quels que soient les douceurs parfumées qu'elles répandent sur notre bien-être, sont étrangères à l'éthique freudienne. Celle-ci se fonde sur la vérité et la vérité pour Freud est qu'il n'y a pas d'harmonie naturelle chez l'être humain : *Das Unbehagen in der Kultur* (1930), Malaise dans la civilisation. L'idée même de nature (opposée à culture) est un mythe humain, celui d'un paradis perdu, celui dont on aurait joui avant. Avant quoi ? Réponse de la Bible : avant que l'homme ait goûté du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. En somme quand il était encore un animal. Mais le problème c'est qu'on n'est plus des bêtes.

« Tous les besoins (naturels) de l'être parlant, écrit Lacan une douzaine d'années plus tard, sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction, à quoi ils peuvent faire défaut. [...] L'autre satisfaction, c'est ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas, s'il est vrai qu'il est structuré comme un langage³. ».

Il ne dit pas que ça satisfait la personne, il dit que ça se satisfait au niveau de l'inconscient. Et cette satisfaction de l'inconscient en passe par des lois qui sont celles du langage. Lacan ne fait que relever une évidence - encore une évidence aussi grosse que le nez au milieu du visage et qui échappe à la majorité des gens. Tous les exemples que Freud apporte pour introduire à l'inconscient, toutes les supposées formations de cet inconscient sont décomposables en morceaux de langue. Des morceaux de langue qui se sont glissés dans le texte ou qui se sont substitués à d'autres. Le déchiffrement va faire entendre, non seulement un autre sens, voire un non-sens irréductible, mais aussi une jouissance perdue et donc un désir en souffrance.

Le mot d'esprit est particulièrement démonstratif. Il n'a pas l'air d'être « inconscient » et bien plutôt fait « exprès ». Mais comment fait-il pour déclencher le rire ou cette sorte de connivence satisfaite ? Que mobilise-t-il et comment ? Freud a écrit 300 pages sur ce sujet.

Lacan commence son séminaire par la reprise d'un mot d'esprit de Heine largement déjà analysé par Freud. Pour cela il échafaude un « graphe », et ceux qui étaient là l'année dernière voient à peu près de quoi il s'agit. Un graphe c'est une figure topologique, un ensemble de points reliés par des lignes orientées. Des chemins obligés et orientés : dans le graphe ce n'est pas des problèmes de mesure, de longueur qui comptent : c'est la disposition des points [de croisement] par rapport aux lignes ; il n'y a que ça qui compte et vous pouvez le froisser, ça reste le même graphe, c'est une géométrie en caoutchouc et c'est en ça que c'est de la topologie. *Ce graphe est un essai d'écriture de ce qui se passe pour que surgisse un sujet à partir d'un besoin pris dans le langage.* Parce qu'on est quand même aussi des bêtes : on a des besoins. Besoins qui vont passer par le langage et moi j'ai toujours été surpris de ça, c'est que presque tous les petits humains qui sortent du ventre de leur mère, enfin de leur œuf, eh bien au bout d'un moment ils se mettent à parler. Pour moi c'est un miracle. Pourquoi se mettent-ils à parler ? Alors qu'en général on les nourrit... C'est qu'on leur parle, et qu'on les embête avec ça, on les parasite avec le langage et le langage devient une sorte de monstre intérieur qui fait que le gosse,

³J. Lacan, Séminaire *Encore*, Leçon VI du 13 février 1973, Ed. ALI, p. 101

quand il a fini de manger ne va pas dormir mais va faire [des sons] ce qui peut plaire à sa maman ou l'embêter. Il peut aussi refuser de manger - on ne voit jamais d'animaux anorexiques sauf les animaux domestiques, qui ont été contaminés par les humains. Mais dans la nature, un animal qui a faim, il bouffe. C'est ça « les besoins qui peuvent être contrariés par cette autre satisfaction » ...

Donc besoins transformés dès lors en demande. Demande de satisfaction mais qui n'est plus alors seulement satisfaction du besoin car la satisfaction devient le signe de l'amour de l'Autre dont je dépends. Dès lors la spécificité de chaque besoin s'estompe devant l'exigence de la preuve d'amour. Mais c'est une exigence épuisante et si aimer son prochain c'est vouloir son bien, le prochain risque de passer par d'étranges quarts d'heure. Que ne dois-je supporter au nom de ce bien qu'on me veut ! Et puis d'ailleurs, que me veut-elle, cette mère qui me dit toutes ces choses étranges dans son dialecte « mamananais », cette prosodie universelle des mères qui est notoirement sans rapport avec la musique des langues qu'elles parlent avec les grandes personnes. Cette musique est sans doute là pour faire passer la douleur d'exister. Parce que le langage a ouvert une plaie. Avec la *cisaille* du trait unaire - c'est un mot de Lacan, ça⁴ - le trait qui fait Un dans le continuum du langage. Parce que ne croyez pas que je parle avec des mots, vous en avez l'impression mais si j'enregistre, il n'y a pas des mots les uns à côté des autres, il y a un continuum qui fluctue. Il n'y a pas de mots là-dedans, c'est vous qui découpez dans ce que je raconte des mots et d'ailleurs vous pouvez vous tromper, parce que quelques fois on peut entendre autrement, on peut ne pas découper comme il faut.

Il y a une cisaille, là, qui fait du Un dans du continu. Et avec cette cisaille, dans le flot continu de la parole, des signifiants se détachent : voilà, c'est ça le signifiant, c'est ce qui se détache dans la cisaille dans le flot continu de la parole, et ça peut être toute une phrase entière, voire tout le discours. Par exemple on écoute un orateur qui est tellement ennuyeux que quand il a fini on s'est réveillé : la découpe ça a été tout le discours. Donc le signifiant ce n'est pas tout à fait un mot, c'est ce qui fait unité pour le sujet dans le discours.

Donc des signifiants se détachent, qui sans doute supposent un sujet mais en fait ne renvoient qu'à d'autres signifiants. Autrement dit quand je vous parle, vous supposez que c'est quelqu'un qui vous parle et que ses signifiants représentent un sujet pour les autres signifiants [qu'il emploie] mais ce n'est qu'une hypothèse parce que les mots ne renvoient qu'aux autres mots. D'ailleurs l'expérience du dictionnaire le montre : vous entrez dans le dictionnaire pour connaître la signification d'un mot et on vous renvoie à d'autres mots qui vous renvoient à encore d'autres mots. Bien sûr on peut faire des petits dessins dans le Larousse : un dessin de tigre par exemple, grrrr... Mais ce n'est jamais que ce tigre-là, et encore : un dessin.

Quand il se met à parler, le bébé reprend les signifiants de l'Autre - l'Autre c'est plusieurs choses : c'est le lieu du langage dont on parlait tout à l'heure, mais ce lieu du langage il est quand même présentifié par quelqu'un qui parle à l'enfant au départ : en gros, on dit souvent « l'Autre » pour « la mère », « l'Autre réel » disent certains ; on ne peut plus vraiment dire la mère parce qu'aujourd'hui il n'y a pas lieu de spécifier par le genre la personne qui s'occupe de l'enfant.

— Geneviève Schneider : *Disons « le parent 1 ou le parent 2 »*

⁴[...]certains se décident enfin à reconnaître dans tout ce que Freud a apporté de fulgurant en psychologie, l'effet de cisaille que le langage apporte dans les fonctions de l'animal qui parle : par tout cet étagement de structures que j'ai décrites sous leur nom le plus commun, car elles s'appellent la demande et le désir, en tant qu'elles remanient radicalement le besoin.

J. Lacan, *Petit discours à l'ORTF*, in *Autres Écrits*, Seuil, Paris 2001, p. 224

— Disons *le parent 1 ou le parent 2* qui occupent donc le lieu de l'Autre. Vous voyez quand on collabore, on arrive toujours à un bon résultat...

Quand il se met à parler, le bébé reprend les signifiants de l'Autre mais ces signifiants qui le représentent comme sujet possible le laissent dans l'incertitude sur ce qu'il est ou sur ce qu'il doit être pour satisfaire l'Autre. Il y a des attentes sur un bébé - enfin, dans les bons cas. De toutes façons ça ne se passe pas très bien : s'il n'y a pas d'attentes ce n'est pas bon, s'il y a en trop ce n'est pas bon et s'il y en a de toutes façons ce n'est pas ça et donc... Parce qu'il me dit ça mais qu'est-ce qu'il veut que je sois, cet Autre ? Le sujet apparaît comme manque dans le discours de l'Autre et potentiellement comme son désir de l'Autre, ce manque : si l'Autre manque de moi c'est peut-être qu'il a un désir pour moi.

La détresse de l'*infans*, de l'enfant, de celui qui ne parle pas [encore], que Freud situe surtout dans sa dépendance totale à un Autre compétent pour assurer sa subsistance, Lacan l'élargit à l'angoisse devant l'énigme du désir de l'Autre, du fait même de l'impossibilité de le dire ce désir. On n'est pas seulement en détresse parce qu'on risque de crever si maman ne s'occupe pas de moi, mais quand bien même je suis assuré d'avoir ma pâtée, mais que veut-elle que je sois ? Parce qu'elle ne se contente pas de me livrer la pâtée, elle me dit des choses : mon lapin, mon gros loulou, et puis elle a des idées derrière la tête : peut-être m'a-t-elle conçu pour remplacer un frère mort - ça c'est le bon cas -, ou alors elle aurait tellement voulu une fille et elle a un garçon. Alors le garçon quelques fois il devient transgenre ; alors on consulte la grande scientifique pédiatre de l'hôpital Robert Debré et la maman dit « vous savez je suis quand même un peu embêtée parce que pendant la grossesse j'avais tellement envie d'une fille ». Et l'autre de répondre : « Madame, nous ne savons pas la cause de la dysphorie de genre, mais nous savons que ce n'est pas désir de la mère ». Moi je ne prétends pas que c'est le désir de la mère, mais je m'étonne quand même qu'au nom de la science on puisse tenir des propos aussi ravageurs : « Tais-toi, tu n'as pas à causer, nous on sait, c'est les chromosomes qui parlent »... Vous avez reconnu ce film, qui s'appelle *Petite fille* et qui a été fait par quelqu'un qui est un excellent cinéaste par ailleurs, mais militant d'une cause et ça transparait... Mais ce qui est tragique c'est qu'on voit le gamin qui ne dit rien, et qui quand il doit parler à la dame il regarde sa mère d'un air... Bon il y a d'autres extrémistes qui disent que la dysphorie de genre n'existe pas : or elle existe, il y a effectivement des mômes qui dès l'âge de 2-3 ans...

— *GS : Mais ça a toujours existé*

— Ça a été découvert par cet américain dont j'oublie le nom...

— *Marie-Elisabeth Fauroux: Robert Stoller*

— Oui, Stoller et en France c'est Alby qui a fait sa thèse là-dessus il doit bien y avoir 70 ans⁵... Ça a peut-être toujours existé mais ça a été nommé différemment. Ce qu'on connaît c'est le transvestisme -l'abbé de Choisy⁶, par exemple- mais l'idée de gens qui prétendaient, voulaient être de l'autre sexe, on n'en n'a pas tellement d'exemples...

Je reprends :

Lacan élargit à l'angoisse devant l'énigme du désir de l'Autre, du fait même de l'impossibilité de le dire ce désir. Parce que ce ne sont pas des mots.

⁵Jean-Marc ALBY, *Contribution à l'étude du transsexualisme*, Thèse de médecine, 1956

⁶François-Timoléon de Choisy (1644-1724), voir *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*, Ed Ombres, Toulouse, 1995

Ce manque du sujet est à la fois sa souffrance et sa vie. Le désir est en souffrance sous la demande d'amour : « Je te demande de refuser ce que je t'offre, car ce n'est pas ça. » Viser une réponse totale aux besoins de l'enfant c'est viser sa mort comme sujet désirant. Le désir ne vise pas à être satisfait, occurrence improbable d'ailleurs : il demande à être reconnu : *le désir est son interprétation*.

Pour l'interpréter il y a ce qui n'a pas été dit dans les échanges avec l'Autre, cet Autre secourable qui a sauvé momentanément le bébé de sa détresse en pourvoyant à la satisfaction de ses besoins. Ça n'a pas été dit parce qu'il ne s'agit pas de mots mais de *plaisir*, d'un plaisir poussé au-delà du plaisir de la simple satisfaction des besoins. Ce plaisir au-delà du plaisir qui va tourner dans sa répétition à l'excès, éventuellement jusqu'à l'étouffement du désir. Mais l'insatisfaction des besoins aussi engendre une tension douloureuse qui pourra entraîner une même répétition inconsciente comme faisant preuve incontestable du désir mauvais de l'Autre, de la méchanceté de l'Autre, tant il est vrai que le pire est l'incertitude. Si je suis garanti que l'Autre est méchant, alors dans la vie je peux y aller, j'ai une arme extraordinaire - ça peut être pénible pour mon entourage mais ça marche... C'est aussi malheureusement le problème du traumatisme : quelqu'un qui a vécu un traumatisme sévère y trouve une certitude - on a voulu ma peau - et à partir de là ce que le fantasme peut apporter comme relative certitude dans la vie, ça vacille.

Freud reconnaît la nécessité d'ajouter un principe de répétition avec la pulsion de mort à ce qu'il pensait avant la guerre de 1914 gouverner l'inconscient : à savoir le principe de plaisir. Alors, pour faire comprendre le principe de plaisir, dans la *Traumdeutung* il a été jusqu'à inventer le désir d'un désir insatisfait, par exemple, pour justifier que c'était le plaisir qui était recherché. Mais après la guerre de 14, avec les gens qui rêvaient toutes les nuits de bombes, d'accidents de trains, il a été obligé de reconnaître que ça ne pouvait pas être en rapport avec la recherche de plaisir. L'excès du plaisir comme du déplaisir, Lacan l'appelle jouissance : ce qui est au-delà du plaisir.

Passer de la jouissance à la constitution du désir suppose une entame dans la jouissance, la création d'un manque circonscrit dans le temps (parce que ce doit être réalisé avant un certain âge) et dans l'espace du corps (parce que cela restreint la jouissance à seulement certaines zones érogènes). Certains objets impliqués dans cette affaire et détachables du corps, le sein et la merde notamment, sont comme des monuments abandonnés de cette jouissance qui a été cédée pour répondre aux exigences de l'Autre social, mais surtout pour fixer le désir du sujet. Car il y a des désirs purs, ou disons, artificiels : si je dis à mon gamin « ne touche pas à ma montre », il va avoir envie de prendre ma montre mais ça ne veut pas dire que c'est son désir. Certains pensent qu'il n'y a que ça, le désir mimétique, par exemple René Girard qui a tout réinventé à partir de là, mais en simplifiant quand même et bien entendu sans jamais citer le père Lacan...

Encore plus directement vécus comme signes du désir de l'Autre, le regard et la voix (au-delà de la fonction de la vue, de l'ouïe ou du cri) seront impliqués. Le regard par exemple c'est au-delà de la vue, ce n'est pas la capacité de voir, c'est cet objet détaché du corps qui fait que je peux me sentir regardé dans la rue même s'il n'y a personne pour supporter ce regard. La voix c'est pareil.

Libérés de leurs fonctions « biologiques », ces objets inutiles, écartés du moi, mais propres à faire jouir, vont pouvoir servir d'axe pour l'interprétation du désir de l'Autre. Que *je* sois cet appétit organisé par ces objets avec leur spécificité. Ceux qui ont de l'intérêt pour la musique, par exemple, comprendront ce que je dis.

Cette nécessité de fixer le manque constitutif du sujet sur un manque à jouir (et un manque de savoir) explique la perversion du désir sexuel au sens où ces objets inutiles - et notamment qui n'ont rien à voir avec la procréation, qui n'ont donc rien à voir avec la copulation - jouent néanmoins le plus grand rôle dans la rencontre sexuelle.

Quelle est dès lors la responsabilité du sujet dans cette interprétation qu'il a fait du désir de l'Autre ? Certes il existait déjà avant comme hypothèse de l'Autre - c'est-à-dire que la mère avait déjà une hypothèse sur l'interprétation du désir de son enfant : il a faim, il a chaud, etc. - mais c'est cet objet qui va lester cette existence, et lui assurer cette liberté relative à l'égard des exigences de l'idéal. Car nous ne sommes pas seulement soumis à des idéaux auxquels on essaye de répondre - c'est vrai, ça existe - mais on est aussi animé par un désir inconscient qui nous pousse. Et d'ailleurs quand on n'est pas au fait il nous pousse parfois à faire des conneries, par les actes manqués, etc.

C'est important de bien distinguer l'idéal et le désir, parce que quand vous voyez qu'un gendarme vient prendre la place d'une femme dans une prise d'otage, vient se sacrifier, tout le monde dit que c'est du courage, l'exemple même du courage. Mais est-ce que le courage ça consiste à obéir pieds et poings liés à un idéal qu'on vous a transmis - sur le modèle du Crucifié, par exemple puisqu'il apparaît que ce gendarme, était un grand croyant - ou n'y a-t-il pas une autre façon de se guider dans la vie, à partir de l'acceptation de ce vers quoi l'inconscient nous mène, à condition d'entendre nos propres ratés, nos propres lapsus, et de voir un peu de quoi il en retourne. C'est un exemple un peu dramatique, mais c'est pour souligner que ce n'est pas la même chose l'idéal et le désir.

De quel ordre est notre liberté si, en dépit de l'expérience que nous avons pu faire dans notre analyse de notre dépendance au signifiant et surtout dépendance de l'objet que le signifiant laisse tomber dans sa prise sur le sujet, si donc cette liberté existe ? Autrement-dit, y a-t-il une liberté, et si il n'y en a pas quelle est notre responsabilité ?

C'est une question que met en valeur la névrose obsessionnelle avec ses ordres et ses contre-ordres qu'elle impose au sujet.

Dans la dernière leçon du séminaire de Lacan à l'étude cette année, *Les Formations de l'inconscient*, il poursuit l'étude d'un cas de névrose obsessionnelle chez une femme, cas rapporté par un analyste féru de « relation d'objet », relation d'objet à mener jusqu'à un stade « génital oblatif ». C'est comme ça qu'on s'exprimait à l'époque, avec l'idée que l'[individu] oral est un gros dévoreur, l'anal un sadique mais que petit à petit on pouvait l'amener au stade génital où on avait le plus grand soin de l'objet, on aimait sa femme, on la respectait, où on n'était plus envieux, jaloux, ou vorace. Cette idée, c'était les ravages de l'idéalisation ; la psychanalyse n'est pas un idéal, elle consiste à dire ce qu'il y a - et ce qu'il y a n'est pas toujours appétissant. Mais c'est mieux de savoir ce qu'il y a plutôt que d'embêter le monde avec sa bonté alors que l'autre n'a rien demandé...

Dans la dernière leçon voici ce que nous dit Lacan et je termine là-dessus :

Nous arrivons au bout du séminaire de cette année que j'ai mis sous le chef des formations de l'inconscient. Peut-être pouvez-vous au moins voir l'opportunité de ce titre : formations, formes, relations, peut-être topologie. J'avais mes raisons pour éviter d'effaroucher tout de suite vos oreilles avec ces mots. [...]

Ce que j'ai voulu montrer, c'est qu'il est impossible de rien articuler [de la fixation du désir d'un sujet et de ce qui se passe dans une cure] si nous ne les situons pas comme des relations de signifiant.⁷»

Voilà, tout ça c'est affaire de langage. Sinon... Sinon, quoi ? Sinon on a une théorie du fonctionnement psychique neurologique, neuroscientifique, avec tout ce qu'on a comme découvertes aujourd'hui sur le fonctionnement neuronal, les médiateurs chimiques, etc.

⁷J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Leçon du 2 juillet 1958, Ed ALI, p. 545

Seulement il y a quand même un petit problème dans tout ça, c'est que les mêmes structures on les trouve chez l'animal : un chimpanzé c'est 98% du génome en commun avec l'homo sapiens et à part un petit bout de préfrontal qu'on a en un petit peu plus développé, c'est juste pareil. Alors comment ça se fait qu'on se conduit si différemment ? Et qu'on est ici par exemple en train d'écouter un type qui parle et on n'a même rien à bouffer ! Même pas une banane ! Ce qui est troublant c'est qu'il y a des gens qui réduisent le sujet au neuronal...Mais où ont-ils appris ça ? Dans leurs bibliothèques - le savoir il est d'abord dans des bibliothèques, dans des mots...

Et si vous en êtes d'accord vous allez essayer de vous y colleter et puis voilà...

[Transcription Lucien Verchezer. Relue par Bernard Vandermersch]